

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
France

Un an 6 f »
Six mois 3 »
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION

15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS
Etranger

Un an 8 f »
Six mois 4 »
Trois mois 2 »

Le MILITARISME A L'AQUARIUM

ANNIVERSAIRE DE LA COMMUNE



Sollicitude gouvernementale

Ah oui, parlons-en de cette garce de sollicitude !

Quelque chose de propre.

Ça fait songer à la sollicitude de l'ogre pour la chair fraîche : il tâta les côtes aux mômes pour savoir s'ils étaient à point.

C'est une sollicitude du même tabac qui anime les jean-foutre de la gouvernaille à l'égard du populo.

L'autre jour, histoire de varier les exercices, les bouffe-galette de l'Aquarium ont jacassé pendant une demi-heure sur les horreurs du militarisme.

Trois députés ont pris part à la discussion, avec chacun un unique fait dans la poche : ce que guignaient les birbes c'était un tantinet de réclame électorale, — et pas autre chose.

Car, nom de dieu, s'ils avaient voulu mettre franchement en lumière, non pas

toutes les horreurs, mais seulement la centième partie de ce qu'endurent les pauvres troubades, ils auraient pu tenir le crachoir pendant toute une semaine.

Comme les bouffe-galette en question n'opéraient que pour la galerie, une demi-heure de jacassage leur a suffi.

C'est un nommé Derveloy qui a ouvert le feu : il a raconté que le 17 septembre dernier, à Meaux, le troubade Paillat reçut un coup de pied de cheval ; le vise-au-trou ne voulut pas le reconnaître malade et le pauvre bougre traîna pendant trois mois. Un beau jour on le ficha à ta tête parce qu'il ne pouvait pas quitter le pieu, — le lendemain, 6 janvier, il cassait sa pipe !

C'est donc trois mois de martyre que ce pauvre troufion a enduré !

Pas un des rares bouffe-galette présents ne s'est indigné en entendant raconter semblable dégoutation.

Après Derveloy, c'est Carnaud, le député guesdiste de Marseille, qui a demandé des tuyaux sur la mort d'Agostini.

Le ministre lui a expliqué qu'Agostini est mort par sa faute : il a bouffé des fayots à s'en faire péter la sous-ventrière et s'en est fichu une indigestion, par plaisir, — afin de se faire porter malade.

Et le ministre a débité cette bourde sans rire !

Enfin, pour clore la série, un sieur Ragot

a affirmé qu'au 76^e lignard, le pousse-cailloux Lévêque est mort faute de soins.

Toute cette discutallerie se dévidait devant les banquettes.

Turellement, les cinq sixièmes des bouffe-galette étaient absents.

Dam, pourquoi seraient-ils restés le cul sur leur siège ?

C'était bien inutile, puisqu'il ne s'agissait que de mistouffes subies par les fistons du populo.

Ah, si un fourbi arabe, — tel que les primes au profit des raffineurs — avait été sur le tapis, les grigous n'auraient pas flanoché dans les couloirs : ils auraient été en séance, ... afin de toucher le plâtre !

Mais, comme il n'était question que de pauvres bougres, ils s'étaient tireflûtés à la Buvette où ils soiffaient pire qu'une compagnie de pompiers ; ou bien, ils faisaient la retape dans le salon de la Paie, — où se maquillent les affaires de pots-de-vin et de chèques, — à l'affût d'un birbe au sac qui veuille acheter leur vote.

Lorsque la demi-heure consacrée à cette petite réclame sur le dos des horreurs militaires a été écoulee, les députés ont voté une approbation à la gouvernance.

Bouchez-vous le nez, les copains, pour lire l'ordre du jour en question, car il n'est bougrement pas propre. Comme il ne tient

pas beaucoup de place, je vous le sers nature, avec des pincettes :

La Chambre confiante dans la sollicitude du commandement pour les soldats et le dévouement des médecins militaires pour les malades, prend acte des déclarations du ministre de la guerre et passe à l'ordre du jour.

Ce qui signifie que les députés se fichent de tout. — hormis de leur ventre et de leur porte-braise.

Que les galonnards fassent mille misères aux inférieurs,

Que les majors refusent de les soigner et les laissent crever,
Ils s'en foutent!

Désormais, la gradaille aurait bien tort de se gêner.

La tribu des Beni-bouffe-tout de l'Aquarium lui a donné carte blanche.

C'est quelque chose du même tonneau que les absolutions données par le pape : absolution des péchés passés et des péchés à venir.

Les gradés peuvent s'en payer sans avoir à craindre le moindre avaro. Désormais, toutes leurs frasques — bénignes ou graves — seront classées sous l'étiquette de SOLLICITUDE.

Si un galonné cravache un simple truffard, — SOLLICITUDE!

Si un cabot botte le cul à un bleu, — SOLLICITUDE!

Si un major affirme bien portant un agonisant, — SOLLICITUDE!

A une pareille série, y a pas de cran d'arrêt!

Sur ce, on va assister à très de beaux spectacles : ce qu'il va en pleuvoir de la SOLLICITUDE de ce calibre.

Tenez, les camaros, pigez plutôt le tuyau qui m'arrive de Lille :

La semaine dernière, un lieutenant d'escadron du train des équipages fit mettre sa compagnie en alignement, ordonnant à chaque troubadé de compter son numéro.

Cette trouducuterie s'opérait cahin-caha quand le lieutenant trouva qu'un pauvre diable ne gueulait pas son numéro assez haut.

— Plus fort, scrognieugnieu!

Plus fort, — c'est facile à dire, encore faut-il pouvoir.

Et le pauvre troubadé ne pouvait pas.

Alors, foutu en rogne, le galonné a empoigné le truffard et lui a administré en pleine hure une paire de gifles.

Les autres troubadés, la rage au ventre, ont assisté, en serrant les poings, à cette manifestation de SOLLICITUDE à l'égard de leur copain.

Un autre échantillon de cette garce de SOLLICITUDE, a été donné à Péronne par les galonnards qui ont poussé Georges Bastien au suicide.

Je n'ai pas à revenir sur les faits : le malheureux est mort victime de la SOLLICITUDE des mouchards qui, l'ayant vu à une conférence, à Amiens, l'ont dénoncé à la SOLLICITUDE du colon du 51^e.

Et foutre, on peut comparer à cette sollicitude hideuse, l'esprit de camaraderie et de solidarité qui unit les anarchos.

Quand les copains d'Amiens ont appris la mort du camarade, — autant dire son assassinat! — ils se sont démanchés pour lui donner une dernière preuve de leur sympathie pour lui, en même temps que de la haine qui couve en leurs cœurs pour ses bourreaux.

La famille de Bastien n'ayant pu casquer les frais nécessaires à l'exhumation de son corps et à son transport à Amiens, les camaros se sont cotisés et ont réuni le pognon nécessaire.

Donc, l'autre jour, les obsèques définitives de Bastien ont eu lieu à Amiens.

A l'arrivée du train ramenant le corps, la

gare était occupée par deux brigades de gendarmerie et une escouade de roussins.

Le populo s'était amené en foule : devant la gare plus d'un millier de bons bougres stationnaient malgré la pluie qui pissait à torrents.

Les copains avaient apporté quatre grandes couronnes d'immortelles rouges.

La police n'aurait pas mieux demandé que de taper dans le tas et accoucher de quelque-une de ses vacheries ordinaires, mais, pour la circonstance, les grosses légumes avaient recommandé à leurs agents de filer doux, afin de ne pas faire déborder la colère du populo qu'on sentait bouillonnante.

Trois cents bons fieux ont suivi le cortège jusqu'au cimetière où cinq discours ont été prononcés. Les orateurs n'ont pas mâché leurs paroles, fêtrissant les bourreaux avec une énergie rudement chouette.

Et maintenant, je me pose la question : quand donc mettra-t-on un bouchon à la SOLLICITUDE des chameaucrates contre le populo?

Le 18 Mars 1871

Renouons le fil des idées et reprenons la causette au point où je l'ai laissée la semaine dernière :

La victoire du populo au 18 mars, avait fichu la gouvernance en pleine déroute : toute la racaille s'était fuitée à Versailles où les révoltés auraient dû les suivre dar-dar, afin de ne pas laisser aux charognards de la haute le temps de souffler.

Si les bons bougres eussent agi, avec vigueur et promptitude, c'était le coup du lapin pour la bourgeoisie.

Hélas, il n'en fut rien! Le populo bague-nauda et fit le pied de grue, se fiant à la poigne du Comité central. Quand on songea à marcher sur Versailles, c'était trop tard.

La venette des jean-foutre s'était calmée et l'inaction des Parisiens leur avait remonté le moral. Thiers avait rallié des troupes et, à son grand épatement, il était entré au Mont-Valérien, — que le populo avait négligé d'occuper, — comme on entre dans un moulin.

Le nerf de la guerre, la braise, manquait à Thiers : la Banque de France lui refila en douceur tous les millions dont il eut besoin.

Les matadors de la Commune, qui se croyaient de gros malins et n'étaient que des sacrées moules ne voulurent pas toucher à la Banque « afin de ne pas ébranler le Crédit de la France! »

Imbéciles! qui ne s'apercevaient pas que leurs scrupules fortifiaient la Bourgeoisie.

Depuis lors, les réacs ont foutu des coups d'encensoir à Jourde, le gardien la Banque, exaltant son honnêteté. Certes, le type n'était pas un chequard, — mais il fut une foutue bête!

Sa femme continuait à aller au lavoir, tandis que lui manipulait les millions, sans qu'un seul centime lui restât sous les ongles.

C'est pas mal! Y avait mieux, pourtant : si au lieu de foutre aux Fédérés les trente ronds quotidiens — ce qui suffisait à peine à se caler vaguement les joues — la paye avait été portée à cinq ou six francs, y aurait eu davantage d'enthousiasme. Les inconscients, qui marchaient en suivant le mouvement, — sans trop savoir pourquoi, — auraient compris qu'il y avait du nouveau sous la calotte des cieus, puisque le populo pouvait enfin bouffer à sa faim.

Cette mesure n'eut été qu'une demi-mesure, comparée à ce qu'auraient souhaité un petit nombre de gas costauds qui parlaient de vider la Banque aussi proprement qu'un œuf à la coque.

C'est ça qui eut foutu une rude mornife aux Versaillais!

Ils se seraient trouvés le bec dans l'eau, sans un centime pour équiper des troubadés. Peut-être n'auraient-ils pas eu le pognon nécessaire pour faire revenir d'Allemagne les prisonniers que Bismarck mettait gracieusement à leur disposition, à condition qu'on ne les fasse marcher que contre Paris.

Y a donc pas d'erreur, dès la première heure, la Révolution avait bras et jambes coupés!

A qui la faute?

Au populo, à ses chefs?

Aux uns et aux autres, nom de dieu!

A l'époque, le populo n'était pas assez à la hauteur pour opérer lui-même : il sortait de subir vingt ans d'abrutissement impérial et ce n'est fichtre pas sous ce régime qu'il eut pu s'éduquer.

La mode était à la votellerie.

On votailla!

Les élections ne donnèrent pas de trop mauvais résultats : la Commune fut une sacrée salade où les gas d'attaque n'étaient pas rares.

On peut même dire que c'est le seul gouvernement honnête qu'on ait eu sur le râble.

Et puis, après?

Honnête ou crapule, que peut foutre un gouvernement?

Rien!

Aujourd'hui encore, y a des gobeurs qui se figurent qu'en remplaçant les chéquards par des bons fieux, ça irait bougrement mieux que ça ne va.

Que ceux-là reluquent la Commune et ils se rendront vivement compte que ce serait le même tabac.

L'impuissance du gouvernement n'est pas une conséquence de sa malhonnêteté, elle tient uniquement à ce qu'il est gouvernement, — c'est-à-dire la cinquième roue d'une brouette.

L'Etat est une complication des rouages sociaux et, — au lieu de faciliter la production et l'échange, afin qu'on puisse consommer sans arias, — sa fonction est de foutre des entraves à tout.

C'est à peu près comme si on amoncelait des poutres et des moellons sur une ligne de chemin de fer, avec l'espoir que ça facilitera la marche des trains.

Donc, chercher à modifier la garce de mécanique qu'est l'Etat, ou à remplacer les mécaniciens qui la font aller, par des types plus marioles, c'est se fiche le doigt dans le croupion.

Le mieux est de la foutre au rancard et de s'aligner pour vivre sans elle. C'est moins cotonneux que beaucoup le supposent.

Le blé pousse sans l'aide de la gouvernance; ce n'est pas elle qui moissonne, engrange, dépique, mout le blé, cuit le pain et le distribue au populo.

Tout ça se fait sans elle!

Et, demain, quand elle sera crevée, ça continuera à se faire, — et même, ça se fera plus facilement.

Ainsi en est-il de tout : en rien son intervention n'engendre la vie.

Mais foutre, revenons à la Commune : ça fut une parlotte où on usa bougrement de salive!

Un jour, vint sur le tapis, la question du Mont-de-Piété : le populo, toujours poire, n'avait pas eu le flair de dégager d'autor tout ce qu'il avait remisé chez Ma Tanté.

C'était donc à la Commune de prononcer le dégageement gratuit et immédiat de tout ce qui était empilé dans cette infâme baraque, car enfin, on ne va pas chez Ma Tanté par plaisir.

Ah ouat! La Commune bafouilla pendant trois jours pour fixer dans quelle proportion elle autoriserait les dégagements gratuits.

« Qu'on dégage, à l'œil, rien que les frusques », disait l'un.

« Et les matelas », ajoutait un autre.

« Je vous en prie, dégagez gratuitement les anneaux de mariage », gémissait un autre.

« Ça fut écoeurant, nom de dieu!

En fin de compte, la proportion des dégagements autorisés fut dérisoire.

En comparant les chiffres des dégagements opérés dans des circonstances à peu près semblables, on constate que la Commune a été le gouvernement le plus ladre.

En 1830, après les « trois glorieuses », pour fêter son avènement, Louis-Philippe autorisa davantage de dégagements qu'elle.

Le gouvernement provisoire de 1848, à son tour, se montra bougrement plus large;

Badingue, lui-même, après le Coup d'Etat, autorisa une quantité de dégagements supérieure à celle que permit la Commune.

Et dire que ces couillons de Communards se croyaient des révolutionnaires parce qu'ils discutillaient à l'Hôtel de Ville.

C'est triste, cré pétard!

A côté de ce piteux décret sur le Mont-de-Piété, la Commune accoucha pourtant d'un décret qui avait des allures socialistes : Elle autorisa les turbineurs à prendre possession des ateliers et des usines abandonnés par les patrons et les engagea à les mettre en activité.

Eh bien, le populo était tellement peu à la hauteur, que peu — bien peu! — de prolös s'installèrent dans les boîtes abandonnées.

Cela seul indique que la couche de préjugés qui matelassait le populo de l'époque était bougrement épaisse, et l'on en vient à conclure

que, — si courageux qu'il fut — il n'était guère, à de trop rares exceptions près, plus mariolo que ses gouvernants.

— 0 —

Les richards étaient plus dessalés que le populo.

Quand ils virent la tournure des événements, la déroute des dirigeants et leur fuite à Versailles, ils s'attendirent à tout.

« Supposons que j'ai fait faillite ! » ruminait chacun d'eux.

Et ils étaient prêts à subir le nouvel ordre de choses, en essayant d'y vivre le mieux possible.

Ils acceptaient ce mauvais sort, comme une fatalité inéluctable, et au premier moment, il ne leur venait pas à l'idée qu'une résistance fût possible.

Si, à cet instant psychologique, les pauvres bougres qui moisissent dans les turnes infectes des faubourgs en étaient sortis pour venir se loger en peïnards dans les belles piôles inhabitées des Champs-Élysées et des beaux quartiers, nul n'y aurait trouvé à redire.

Mais non ! Les purotins restèrent à confire dans leurs taudis.

Et il n'y eut rien de changé dans l'orientation sociale.

— 0 —

La défaite du populo était au bout de toutes ces gneries, de ce manque complet de jugeotte.

Y avait à la Commune des blanquistes à qui le Vieux avait écrit son plan révolutionnaire — et qui n'y avaient pas compris goutte ! — à preuve qu'au lieu de se grouiller, ils se contentèrent de parloter.

« Il faut, leur avait rabâché Blanqui, que le jour même où commence l'entrée en danse, le populo s'aperçoive qu'il y a l'amélioration. Il faut que, illico, la vie lui apparaisse bonne à vivre ; et, pour ça, il faut qu'il puisse se caler les joues, qu'il soit mieux frusqué et mieux logé que la veille... Du coup, toute reculade sera impossible ! Le populo ayant goûté au bien-être, ne voudra rien savoir pour retomber dans la mistouffe et sous le joug des riches... »

Le Vieux n'était pas une tourte, il s'en faut !

Essayez donc de retirer un os de gigot de la gueule d'un chien ? Y a pas méche !

Eh bien, quand le populo aura du gigot — et autre chose avec, — il sera aussi renaudeur qu'un cabot !

Faudra pas que les bandits de la haute lui cherchent pouille !

Frocaille, Pestaille, Jugeaille

La frocaille s'agite salement et la gouvernance appuie, sans hésitation, ses manœuvres abrutissoires.

Y a belle lurette que les républicanailles ont remis la formule lancée par Gambetta pour faire oublier la question sociale au populo.

« Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! » est une clameur qui a cessé de plaire aux opportunistes, — et aussi à leurs copains radigaleux.

Ces animaux-là se souviennent que Voltaire a sentencié : « Faut une religion pour le peuple ! »

Eux aussi en veulent de la religion, pour le peuple, — mais pas pour eux, foutre !

Y en a besoin pour le peuple afin de le tenir sous le joug des capitalistes, de façon qu'il travaille avec ardeur à l'enrichissement des fripouilles.

Le malheur est que le populo désapprend de plus en plus le chemin des boîtes à bondieu. La frocaille a beau lui faire de l'œil, ça ne prend guère. Elle a pourtant plus d'une corde à son arc, elle varie les représentations et ne se borne plus à la rengaine vieillote de messe et vêpres.

Dans les bouis-bouis des ratichons on joue maintenant la comédie et on y fait des conférences qui ont l'air d'être contradictoires.

Encore un peu et on y embauchera des putes recrutées dans l'aristocratie du faubourg Germain pour faire le grand écart et pincer des quadrilles échevelés devant le tabernacle. Peut-être même, verrons-nous, en ombres chinoises, singer l'opération du pigeon et de la Vierge-Marie.

Alors, ça sera tout plein rigolboche et le Moulin-Rouge n'aura qu'à boucler sa lourde.

Ça viendra !... Ça et bien d'autres choses.

En attendant, parlons des conférences ratichonnesques : il y a une dizaine de jours, un cafard bien nommé, l'Étourneau, bavait du haut de l'égrugeoir de l'église Ambroise.

Quelques bons feux qui s'étaient aventurés dans ce claque, protestèrent contre les ordures qui sortaient de l'égoût à paroles de l'Étourneau.

Illico, ils furent pris entre deux feux : l'engance cafarde d'un côté, la police républicaine de l'autre.

Et c'était auquel de ces salauds cognerait avec le plus de rage.

Un bon feu, Létrillart, ayant voulu protester contre les brutalités policières, fut entoilé à son tour, et fourré au bloc avec six autres : Girault, Sadrin, Lebrun, Carré, Ebner et Mary Huchet.

Girault entre autres, n'ayant pas voulu se laisser coffrer, kif-kif un agneau bêlant, a été passé à tabac dans les grands prix.

— 0 —

Cette fournée de bons feux a défilé lundi devant le comptoir correctionnel.

Girault a été très crâne : « J'ai le droit d'aller exposer mes opinions partout où on s'occupe de politique ! »

Les autres copains, non plus, n'ont pas baissé pavillon.

Aux uns et aux autres, les enjuponnés ont servi quinze jours de prison.

Quant à Mary Huchet elle a réclamé un avocat et s'est déclarée plumassière-naturaliste-anarchiste-chrétienne-humanitaire.

Si la pauvre se comprend, tant mieux pour elle !

Les jageurs se sont bornés à lui administrer huit jours de prison. Ça lui donnera le temps de choisir dans la chiée des qualificatifs qu'elle a énumérés, lequel lui convient le mieux.

Restait Létrillart. Vraiment y avait pas méche de lui rien reprocher : s'étant borné à protester contre les vacheries policières, que pouvait-on lui faire ?

N'importe, on lui a fichu cinquante francs d'amende.

Le gas a une consolation : c'est d'avoir fait du fouan pour au moins cinquante balles.

Quand on a voulu le bertillonner, il a fait un bouzan monstre. Justement, le jour même, le bas-du-cul Barthou avait déclaré au dégueuloir de l'Aquarium que :

Il n'est pas admissible qu'on procède à la mensuration pour reconnaître l'identité d'une personne, alors que cette identité est absolument certaine, que cette personne est connue, qu'elle a un nom, qu'elle a des antécédents certains et un domicile.

— Je suis dans ce cas, nom de dieu ! a clamé Létrillart.

— Je m'en fous, lui a répliqué Bertillon. Je me torche des déclarations ministérielles et, je vous le dis à vous : Barthou, et même Pélikue n'ont qu'à filer doux sans quoi je les bertillonnerai kif-kif le dernier des petzouilles.



Chez les allumettiers

La question des souffrantes est encore d'actualité, — et le sera bougrement longtemps — parce qu'un tas de jean-foutre ont intérêt à ce qu'on continue à tripatouiller le phosphore blanc.

Que des kyrielles de prolos en meurent, les salauds s'en foutent !

Si on avait le fin mot du maintien du phosphore blanc, on trouverait un graissage de pattes bougrement carabiné. Dam, les fournisseurs de cette garce de marchandise carment dur pour qu'on ne la foute pas au rancard.

Y aurait pourtant méche, — si on voulait — de fabriquer des souffrantes sans phosphore.

Mais, on ne veut pas !

Sans sortir de France, plusieurs inventeurs ont trouvé le joint pour fabriquer des souffrantes sans phosphore.

Mais les grosses légumes n'ont rien voulu savoir.

Voici mieux : il y a quelques jours deux bons bougres de la *Fédération des allumettiers* ont été faire une balade en Westphalie et ils ont vu fabriquer, sous leur nez, des souffrantes galbeuses où il n'entre pas une miette de phosphore blanc.

Ils en ont rapporté une provision et un carmaro m'en a aboulé une douzaine que j'ai fait flamber : elles s'allument n'importe où, ne

lancent pas d'éclats, — comme ça arrive aux suédoises — et ne dégagent pas d'odeur.

Va-t-on enfin se mettre à en fabriquer de pareilles à Aubervilliers ?

Ouiche, y a pas de pet !

Toutefois, ce coup-ci, la mauvaise volonté des chameaux de la haute va être évidente, même pour les plus bouchés. En effet, les gas de la *Fédération* ont envoyé un échantillon de ces souffrantes aux jean-fesse de la gouvernance, avec la déclaration suivante :

« Nous, membres de la *Fédération*, déclarons « formellement avoir entre les mains les preuves indéniables de la suppression du phosphore blanc et de son remplacement possible « par un produit absolument inoffensif à tous « les points de vue, c'est-à-dire ne dégageant « aucune odeur, ne présentant aucun danger « d'explosion, pouvant se manipuler avec le matériel actuel des manufactures, et d'un prix de « revient de beaucoup inférieur à celui du phosphore blanc.

« Ces allumettes à base de plombate de chaux « sont actuellement fabriquées dans une usine « de Westphalie, et s'enflamment sur toutes les « surfaces, même sur le marbre et sur les « étoffes et, de plus, résistent à l'humidité ; en « un mot, elles réalisent l'idéal.

« Les délégués de la *Fédération* ont pu juger « pratiquement, en faisant eux-mêmes dans « cette usine des essais des plus concluants. « Ils ont rapporté de leur voyage du plombate « de chaux, et quelques échantillons d'allumettes... »

La gouvernaille va-t-elle caner ? Ah ouat ! Pourquoi sortirait-elle de la routine ?

Puisque le populo a la gnerie de la subir, elle aurait bien tort de se gêner !

Elle continuera donc à faire tripatouiller le phosphore blanc aux prolos.

Le seul changement que ruminent les grosses légumes, est la mise au rancard des prolos et leur remplacement par la machine à fabriquer les allumettes.

Seulement, y a un cheveu : les birbes ne veulent pas payer la machine américaine le prix qu'on leur en demande, — c'est d'ailleurs bougrement chérot.

Pour tourner la difficulté, ils font construire actuellement une machine qui est la contrefaçon de la machine américaine.

Voilà l'honnêteté gouvernementale !

Et dire qu'il y a des couillons qui prennent des brevets pour faire protéger leurs inventions par l'État.

C'est champêtre !

Le droit de cuissage.

Y a pas besoin de remonter au déluge, ni même à l'ancien régime, pour reluquer cette horreur.

A Saint-Denis, lorsqu'un père de famille a la chance — si l'on veut, le malheur ! — d'avoir une gosseline quelque peu jolie, il n'a qu'à l'envoyer chercher de l'embauche à la vermicellerie, sûr qu'elle sera acceptée d'emblée.

En effet, le directeur de cette usine a un faible pour la chair fraîche et tous les prolos savent qu'il ne peut voir, sans loucher, une jolie fille dans son bagne.

Tant mieux pour celles qui veulent bien se laisser faire, car alors elles ont du turbin assuré.

Par contre, malheur aux pauvrettes que les caresses de ce birbe dégoûtent : elles ne font pas de vieux os dans la boîte et sont balayées vivement.

Mais alors, c'est le chômage, la faim, la misère noire qui leur pend au nez.

Triste perspective !

Aussi, beaucoup surmontent leurs répugnances : elles se laissent embrasser sur toutes les coutures par le sale bouc, plutôt que de risquer la déche.

L'animal en question n'est pas seul à cramponner son monde : il est admirablement secondé dans ses opérations par une vieille harpie, la Bombée, qui n'a pas sa pareille comme outil emmiellatoire.

Mais dam, tout n'est pas rose quand on est rosse ! La Bombée en fait quelquefois l'expérience : il lui arrive d'encaisser quelques marrons.

Quand ça lui arrive, son caractère s'en ressent, — elle se fait tout miel et tout sucre.

C'est ce qui prouve que : truffier les dindes aux marrons,... ça n'est quelquefois pas mauvais !

TIRONS DES PLANS !

Chez nous, en France, malgré qu'on se croit plus marioles que partout ailleurs, les copains manquent bougrement d'initiative. Ils s'en vont dans la vie, éparpillés et sans cohésion entre eux; aussi leur propagande s'en ressent d'une sacrée façon : n'étant pas appuyée sur une base solide elle manque d'esprit de suite.

Des bons lieux, tout feu tout flammes s'amènent; ils dépensent une sacrée activité, puis tout d'un coup ils disparaissent.

C'est-y qu'ils sont fatigués ?

Y a de ça, peut-être, mais foutre, ce qu'il y a surtout, c'est qu'ils n'ont pas vu leurs efforts donner des résultats tangibles.

Cela tient à une cause toute matérielle : c'est que les copains n'ont pas créé à leur usage un centre d'attraction. Ils n'entrent en contact que chez des bistrotts où leurs réunions sont, forcément, subordonnées à la volonté du patron de la boîte. D'autre part, chez le troquet, on est mal à l'aise, on n'a pas ses coudées franches; en outre, il faut y consommer et le camaro qui n'a pas d'oseille hésite à y venir. Puis, on est là, kif-kif l'oiseau sur la branche; il suffit d'un rien pour qu'on vous en balance, soit que la pestaille influence le bistrot, soit que celui-ci constate qu'on liche trop de carafes d'eau et pas assez de kilos de vinasse.

A l'étranger, les anarchos sont autrement à la hauteur que nous.

Pour preuve, je vais jaspiner de la Hollande où, actuellement, y a pour ainsi dire plus, en fait de socialos, que des anarchos.

Les quelques rares collectos qui végètent encore dans ce patelin ne peuvent, en effet, s'y maintenir que grâce à leurs copains d'Allemagne qui les entretiennent et paient leurs publications de propagande.

C'est donc que là-bas, au pays des fromages ronds, les copains se décarcassent, — et s'ils se décarcassent, c'est qu'ils y éprouvent un sensible plaisir, engendré par la satisfaction de voir leurs efforts fructifier.

Les Hollandais sont partis de ce principe que dans chaque grande ville les copains doivent avoir une salle à eux, sans quoi la propagande ne ronflera pas. Y a bien des troquets, mais le mouchardage y est à craindre, puis tout le monde n'aime pas y aller.

Les gas se sont donc alignés pour avoir des salles à eux : ils ont commencé par avoir des petites salles et se sont agrandis au fur et à mesure du développement de la propagande.

Et maintenant, ils sont chouettes ! Ils ont des établissements épatants où c'est un plaisir de propager.

A Amsterdam, ils ont l'édifice *Concordia*, qui est une maison de deux étages. Au rez-de-chaussée y a une grande salle de réunion pouvant tenir deux mille personnes, à côté y a un troquet avec billards à la clé. Au premier, y a une salle plus petite pour des réunions moins importantes et plusieurs salles de commissions, de délibérations et de petits groupes, sans compter une chouette salle pour la bibliothèque.

Toute la turne a été meublée par des copains qui ont turbiné d'arrache-pied; chacun, selon son métier, a donné un coup de collier et on s'arrange pour que ceux qui bûchent touchent leur journée. Les camaros ne veulent pas de travail à l'œil.

« Parce que, disent-ils, ça lasse les activités; celui qui a gratté toute une semaine, n'a pas de cœur à bûcher encore le dimanche, ou, s'il le fait une fois, il ne repiquera pas au truc. Or, mieux vaut lui payer son boulot. »

A La Haye, la maison des copains est presque pareille à celle d'Amsterdam.

A Haarlem, où y a 40,000 habitants, la turne est toute neuve : la grande salle contient 700 personnes, à côté, y a le troquet avec deux ou trois billards, puis des salles et la bibliothèque.

—o—

C'est inimaginable ce que, d'être chez soi, d'avoir un nid où on ait ses coudées franches, ça donne d'impulsion à la propagande, de force aux camaros et de vitalité à l'idée elle-même.

C'est comme qui dirait une matérialisation de nos aspirations, un foyer d'où rayonne l'avenir.

L'an dernier, quand Domela Nieuwenhuis, Cornelissen et les autres copains qui étaient allés au Congrès de Londres, rappliquèrent en Hollande, leur premier soin fut de faire, à *Concordia*, de grandes réunions pour raconter toutes les salopises des guesdistes.

Et foutre, y en avait long !

Les socialos à la manque, les birbes que les collectos d'Allemagne nourrissent, blanchissent et entretiennent à Amsterdam, objectèrent que leur pauvreté les empêchait de louer des salles pour raconter, à leur façon, les événements de Londres.

— Ce n'est que ça, répondirent les copains, qui vous coupe la chique ? Eh bien, nous mettons la grande salle de *Concordia* à votre disposition, et ça, au grand œil. Choisissez votre jour et venez vous expliquer.

Les collectos, mis ainsi au pied du mur, acceptèrent en rechignant. Mais, va te faire foutre ! le jour convenu ils firent faux bond et oublièrent de venir.

Le populo n'avait pas fait comme eux : la salle était archi-bondée !

Et vous voyez d'ici ce que Domela et Cornelissen l'eurent belle pour dauber sur les collectos qui fuyaient la discussion et avouaient ainsi leur mauvaise foi.

Or, un truc pareil eût été impossible si les anarchos n'avaient pas eu de salle à eux.

—o—

En Hollande, grâce au point d'appui que donne la possession de ces foyers d'activité, la propagande fait de sacrés progrès.

Tous les dimanches, Domela et ses copains vont en campagne et, l'été, ils tiennent des meetings en plein air.

L'hiver, les gas s'amènent en patinant sur la glace des canaux, les pieds meublés de longues raquettes et une petiotte lanterne accrochée à la boutonnière pour se guider au retour dans la nuit.

Les réunions ont alors lieu dans des salles, — ou bien dans des églises.

Parfaitement, dans des églises !

Voilà qui va en boucher un coin aux Français : il ferait beau voir que, chez nous, un conseil municipal s'avise de prêter l'église pour faire une réunion anarchote, ou même socialiste, ce qu'on gueulerait au sacrilège !

D'ailleurs, un conseil municipal n'a pas des droits pareils : déchristianiser une église, c'est pas dans ses cordes.

Eh bien, ce qui est impossible dans notre garce de république est tout simple dans la monarchique Hollande.

Dernièrement, dans la Frise, patelin de paysans, les culs-terreux de deux petites communes ayant coupé de leurs pasteurs leur coupèrent les vivres : « Désormais, leur dirent-ils, on ne vous paie plus car on ne coupe plus ! On a plein le dos de vos boniments, donc fermez ça. Inutile de prêcher. Nous reprenons l'église et on y fera des réunions. Pourtant, comme nous sommes de bons lieux, ennemis de l'obscurantisme, on ne vous empêchera pas de faire vos pasquinades à l'église : toutes les opinions ont droit au chapitre, aussi pourrez-vous continuer à débiter vos bourdes... devant les banquettes. »

Et, illico, ces campluchards dessalés écrivirent aux copains d'Amsterdam en leur disant : « Envoyez-nous des orateurs, l'église vous tend les bras... »

Et les orateurs n'ont pas raté le coche !

Une occase pareille c'est foutre pas commun !

—o—

Pourquoi, ce qui se fait en Hollande — et qui se fait à peu près kif-kif en Angleterre — ne se ferait-il pas en France ?

Nous ne manquons pas de jugeotte ni d'activité et, ce que font les copains étrangers, nous pourrions le faire, le jour où nous le voudrions !

Seulement, voilà, nous sommes un tantinet trop parloleurs et trop fendeurs de cheveux en quatre.

Y a des copains, très bons lieux au fond, qui s'imaginent que toute entente pour créer un centre vital, sur le plan de *Concordia* d'Amsterdam, est une atteinte portée à leur liberté.

Ça vient de ce que les camaros ne sont pas encore dégrassés de la conception bourgeoise et autoritaire de la liberté : la liberté, supposent-ils, a pour limite la liberté de nos semblables.

De cette conception loufoque et anti-humaine il résulte que l'homme voit en ses semblables des ennemis puisque, s'ils n'existaient pas, il aurait davantage de liberté. Donc, le plus libre est celui qui entre en lutte avec le plus grand nombre d'individus et qui les soumet à son autorité, — ou bien encore, celui qui, vivant en escargot, n'a de relations avec personne.

Une pareille conception implique l'existence du gouvernement dont le métier consiste alors à établir l'équilibre entre les diverses libertés qui s'entrechoquent.

Or, y a gourance !

C'est justement le contraire qui est exact :

La liberté de l'individu, loin d'être diminuée par le contact de ses semblables est, au contraire, accrue par ces contacts et elle grandit avec l'augmentation des frottements entre humains.

C'est du groupement, de l'association, de l'enchevêtrement infini de nos relations que naît la liberté.

Or, ceci compris, la gouvernance, dont c'est le métier de restreindre nos relations et d'y porter le plus d'entraves possibles, apparaît comme notre réelle ennemie.

Voilà ce qu'il faut nous fourrer dans le ciboulot !

Après quoi on ne s'effarouchera pas pour des binaises qui, loin de porter atteinte à notre liberté, ne font que la multiplier et la rendre effective.

—o—

A Montmartre, ces dernières semaines, les copains ont tiré des plans pour louer un local et faire, — en tout petit, pour commencer, — ce qui se fait en Hollande.

Le local est loué et samedi soir, y a lieu la première réunion.

On en recausera la semaine prochaine.



Les tisseurs de Cholet.

Quelle dèche il y a dans ce patelin, nom de dieu, c'est pitoyable !

Les tisseurs à la main gagnent une moyenne de 25 à 30 sous par jour pour quinze heures de travail.

Ça leur fait donc une moyenne de deux sous de l'heure !

A côté de ceux-là, y a les tisseurs à la machine qui sont un peu plus à la hauteur : ceux qui turbinent dans les cotons arrivent à gagner cinquante sous pour une journée de 11 heures.

Les exploiters, ayant à faire à des prolos qui sont dans la mistouffe continue, malgré qu'ils tiennent dur, n'ont pas à se gêner pour leur serrer la vis. Aussi, ces salauds n'ont pas de tarif uniforme : ils paient à leur guise !

Six patrons paient leurs ouvriers aux pièces.

Un autre, plus dégueulasse que ces six réunis, a trouvé un joint tout ce qu'il y a de plus abominable : il s'est affirmé socialo et a établi dans son bague un *minimum de salaires*.

C'est Basile-Guesde qui a dû jubiler !

Pour embarbouiller la question, afin de pouvoir serrer plus facilement la vis à ses prolos et rognier davantage leur paye, le singe en question, nommé Bouet, a imaginé un truc de *primes* se distribuant tous les trois mois.

De la sorte, les prolos n'y voyaient que du trouble ! Et pourtant ils gagnaient 28 pour cent de moins que dans les autres bagnes.

La quinzaine qui ressortait chez les autres patrons à 43 francs, montait à 18 francs chez l'exploiteur socialo.

Hein, c'est chouette d'être socialo dans ces conditions !

Le Bouet ayant donné cet exemple, un fabricant s'avisa dernièrement de lui emboîter le pas et il diminua ses prolos de 30 à 35 pour cent.

Du coup, les pauvres bougres ne voulurent pas se laisser faire : ils se mirent en grève et demandèrent l'établissement d'un tarif uniforme.

Cinq patrons ont accepté.

Il en reste deux, chez qui la grève continue et qui ne veulent rien savoir : l'un de ces deux est le socialo à la manque, Bouet.

Et foutre, il semble bien que cet animal — pour être partisan du *minimum de salaires*, système Guesde, — est farci du *maximum de muflerie*.

Il ne lui manque qu'à encaisser le *maximum de glaviaus* qu'on puisse administrer à un exploitateur pour faire un singe tout à fait dans le train.

A l'Imprimerie Paul Dupont

Il y a quelques semaines, les patrons de cette grande boîte embauchaient pour leur bague de Clichy, en qualité de chef de service, à la brochure, un sale charognard de toulousain qui,

à peine arrivé s'aligna pour rogner les salaires, déjà bougrement maigres.

« Tè, qu'il bava, une femme peut vivre avec trente sous et un homme avec cinquante sous par jour! »

Bougre de mufle, je voudrais t'y voir à ce régime de famine.

Le salaud fit comme il disait : un beau matin, sans être prévenues, les bonnes bougresses trouvèrent un nouveau tarif collé aux murs, qui rabottait leur salaire de 50 p. 100.

Ah, nom de dieu, mince de rouspétance ! Les ouvrières se mirent dans une sacrée rage et, toutes en chœur, au nombre de 250, elles plaquèrent le turbin.

Quant au Toulousain il n'en menait pas large, les bonnes bougresses le cherchaient pour lui foutre une fessée jusqu'à lui écorcher le cuir de sa mappemonde. Il resta caché dans l'usine et s'esbigna à 11 heures du soir, par une porte de derrière.

Devant l'énergie des brocheuses, les exploiters mirent les pouces : le Toulousain fut envoyé à Dache et le tarif des brocheuses rétabli comme avant.

Mais foutre, les singes n'ayant pu réussir la baisse des salaires sur les brocheuses ont tenté le coup sur les prolos des machines : ils ont voulu rogner la paye aux receveurs et aux margeurs.

Ils ont tiré des plans de jésuites : sous prétexte qu'on a travaillé le dimanche gras et pas le mardi-gras, ils ont voulu payer la semaine ordinaire, refusant de casquer les heures gratifiées du dimanche, qui sont habituellement payées trois sous de plus que les heures de semaine.

Les bons bougres n'ont rien voulu savoir et ils ont fait grève illico, tous en chœur : ils sont 100 et quelques.

Les autres ateliers vont-ils suivre le mouvement ?

C'est dans les choses possibles.

Turellement, les patrons ont été chercher flics et gendarmes et comme la pestaille est toujours pour les exploiters contre les exploités elle a commencé ses muferies.

Mardi, à propos de bottes, y a eu cinq prolos de fichus au bloc et de passés à tabac.

Mercredi les alentours du bague Dupont étaient en état de siège; y avait pas méche de circuler, tellement les rues étaient encombrées de sergots et de pandores.

Quelle tournure ça prendra-t-il ?

Je l'ignore, nom de dieu ! Mais, ce que je souhaite, c'est que les gas des machines soient aussi crânes que les bonnes bougresses de la brochure !

Les cheminots suisses.

Si les prolos des chemins de fer voulaient, ils pourraient en quelques jours foutre cul par dessus tête la société capitaliste.

Plus on va, plus ils sont les maîtres de la situation, grâce à l'énorme développement que prennent les voies ferrées.

Que, demain, les gas se croisent les bras et toute la mécanique sociale s'arrête !

Personne n'en fout plus un coup !

Les mineurs sortent des puits car le charbon s'entasse désormais sur le carreau de la mine; Les usines de n'importe quoi se fichent à roupiller faute d'aliments;

Le gaz et l'électricité ne brillent pas plus que le reste : leurs lampions s'éteignent, manque de charbon.

Et, après avoir mijoté quelques jours dans une stagnation sans précédent, les prolos de toute profession, qui ne voudraient évidemment pas se résoudre à claquer du bec, pour le profit des dirigeants, foutraient les pieds dans le plat.

Mince de grabuge !

Ce serait la fin des fins !

Les guesdistes le savent bien, aussi ces socialistes politicards qui n'ont d'autre objectif que l'assiette au beurre et qui ne veulent pas entendre parler de chambardement général, font-ils une sacrée guerre, sourde et jésuitique, au syndicat des chemins de fer, uniquement parce que dans cette corporation y a quantité de gas qui en pincent avec juste raison pour la Grève Générale.

Pour se faire une petiotie idée de la puissance des prolos des chemins de fer, y a qu'à voir comment flussent leurs grèves :

L'autre semaine, y a eu une grève de cheminots en Angleterre; à l'heure dite, sur toutes les lignes, tous les trains sont restés en pagaye.

Et foutre, les grosses légumes de la Compagnie ont eu vite fait de mettre les pouces et de faire droit aux réclamations des prolos.

Ces jours-ci, c'est à Zurich, en Suisse, qu'a eu lieu une grève du même calibre : dans la nuit, la grève avait été décidée d'enthousiasme; seuls quatre foireux n'avaient rien voulu savoir.

Quatre sur cinq mille, c'est pas lourd, nom de dieu !

Le matin, pas un train n'a fonctionné.

Salé coup pour la fanfare capitaliste !

Le soir même, les exploiters mettaient les pouces : la direction acceptait les demandes matérielles des grévistes et promettait que nul ne sera canulé pour cause de grève.

Pour régler les détails, des arbitres ont été choisis.

Ainsi, y a pas à tortiller : les gas des chemins de fer tiennent les destinées de la garce de société actuelle dans leurs mains.

A eux d'avoir le nez creux !

Babillarde Rémoise

Reims, le 14 mars 1897.

Mon vieux Peinard,

Dans ma précédente babillarde je te disais que nous étions bien décidés à tremper plus d'une soupe à messieurs les démocs-crétins, et, sacré pétard, je ne croyais pas que notre désir serait si vite mis à exécution, — et d'une façon aussi galbeuse.

Vrai, j'en suis encore comme petite folle !

Nous avons organisé une conférence pour samedi soir et les frais de publication en étaient faits quand les murs du patelin furent salis d'une affiche des démocs invitant le populo à une conférence, — même jour, même heure que nous, — et dans un autre quartier de la ville.

Ces fourneautins qui clabaudent par dessus les toits de leurs églises que le premier devoir d'hommes qui pensent différemment est de passer leurs idées au crible de la discussion avaient tout simplement cru nous jouer un tour rigouillard :

Ils avaient espéré que, trop occupés à notre réunion, nous les laisserions débiter leurs gnoleries.

Et dam, les anarchos n'étant pas là pour démontrer au populo que ce qu'ils pissent n'est que du fiel et que malgré le sucre qu'ils y mélangent ce n'est qu'une mixture dégueulasse, ils comptaient faire avaler leurs pilules.

Va te faire foutre ! Les frocaillons n'ont pas encore compris que quand on défend une idée avec conviction on est plus à la hauteur que quand on marche par intérêt.

Ils doivent être fixés maintenant !

Leur binaise jésuitarde a raté en plein.

Notre conférence ayant lieu à la même heure que la sermonnade cafarde nous avons avancé le début et Philippe jaspina dar-dar, mettant les bouchées doubles.

Au cours du pallas du copain, le quart d'œil monta sur ses grands chevaux de bois : Philippe ayant fait ressortir qu'un commissaire est un homme comme les autres et que, parfois, son métier l'oblige à des besognes qui lui déplaisent... besognes qui seraient inutiles ou mauvaises si la société n'était pas la pétardièrre malfaisante qu'elle est...

— De quoi ! Des allusions à moi ? Commissaire suis, moi ! C'est sacré, moi... Fous au bloc, moi, si vous continuez à insulter commissaire dans ses fonctions...

Tu penses, mon vieux Peinard, si on s'est tordu !

Le quart d'œil n'avait pas compris une datte au raisonnement de Philippe, — ça ne prouve pas en faveur de sa jugeotte !

Le camaro ne s'est pas laissé influencer, il a continué son jaspinage et a terminé sa conférence aux applaudissements carabinés de toute la salle.

Après quoi, les copains, prenant leurs jambes à leur cou, se carapatèrent à toute vapeur à la réunion des démocs-crétins.

Quel pif, mes enfants, quand ils nous virent envahir leur baraque ! Les types en ouvraient des lucarnes plus larges que des disques de chemins de fer.

Y avait pas à tortiller : c'était nous, et bien nous !

Ihho Philippe demanda la parole et, quand il l'eût obtenue, avec une verve et un entrain épatarondant il ficha leur argumentation en l'air.

Tellement que les cafards essayèrent de lever la séance, pour éviter de répondre. Mais, la peau ! Devant la protestation du populo ils durent laisser la réunion se continuer.

Pour lors, un des marioles de la bande nous passa de la pommade : Il rendit hommage à la ténacité et au courage des anarchos, tout en déplorant que des convictions aussi fortes manquent de foi... ce qui les stérilise et les empêche d'accomplir des prodiges.

Philippe a répliqué au type du tac au tac : « De quoi ? Votre pommade sent le rance ! Vous parlez de la foi ? Si nous en manquons, vos partisans en sont farcis, — et pourtant ils ne foutent rien ! Et comme malgré qu'ils aient la foi, ils n'ont que de l'eau bénite dans les veines, j'en conclus que ce mélange de foi et d'eau benite est tout juste bon à faire des esclaves... »

Tête des roufians qui faisaient un blair long d'une aune.

Le quart-d'œil aussi n'était pas content : il a charitablement prévenu Philippe d'avoir à filer droit, sinon il lui fera son affaire...

Ca, c'est des menaces !

Tant que le copain se bornera à répandre ses idées, en évitant les cailloux provocateurs, le quart-d'œil ne pourra que ronchonner.

Mais, foutre, assez causé !

Je t'assure, mon vieux Peinard, que le passage de Philippe à Reims aura produit une bonne et chouette propagande, — et nous nous efforcerons de la continuer.

Un peinard.



Salopises de pestailles

Nevers. — Eh foutre, est-il bien utile de dire que des roussins font des saletés ?

Chacun ne sait-il pas que c'est dans leur nature !

Ils sont excités à ça par les charognards de la haute qui mesurent leur avancement aux misères que ces hiboux font au populo.

Qui dit policier dit malpropreté.

Le copain Chapoton vient d'en faire l'expérience.

Il n'est foutre pas le premier !

Et, ce qu'il y a d'enquiquinant, c'est qu'il ne sera malheureusement pas le dernier !

Or donc, l'autre vendredi, il s'amenait à Nevers pour faire la vente du caneton. Le lendemain, samedi, le quart-d'œil le fait appeler; sans méfiance, le copain y va et — jugez de son épatement ! — le commissaire lui apprend qu'il a outragé un sergot.

Le camaro a failli en tomber le cul par terre !

Il eut beau protester, rien n'y fit : on le ficha au bloc.

Et le quart-d'œil de brailler comme un âne : « Je vous en trouverai des lecteurs pour le Père Peinard ! Je me charge de votre affaire. » Et il en a débagoulé, — gueulant à en perdre haleine.

Chapoton, sans s'épater — et surtout en évitant de se foutre en colère, — laissait couler la bile du roussin.

Comme la police a toujours raison, le frangin a été condamné à quinze jours de prison, qu'il vient de finir.

La copine de Chapoton s'amène à la prison et demande à le voir.

Elle fut reçue plus mal qu'un cabot dans un jeu de quilles !

— Ah ! vous êtes la maîtresse de ce fameux Chapoton ! Vous êtes signalée comme très dangereuse, révoltée, exaltée... Et puis, après tout, vous n'êtes pas seulement mariée.

La bonne bougresse, quoique frêle, n'en a pas moins du nerf : elle est montée sur ses ergots et leur a fait comprendre qu'il fallait conserver les distances.

Alors, le procureur envoié quérir le fameux commissaire, lui donnant ordre de tripatouiller la copine qui, turellement, ne marchait pas.

— Ah, c'est comme ça ! Attendez, je vas vous foutre quatre jours au cachot et au pain sec, après quoi, on vous mettra en carte !...

Nom de dieu, comme ignominie, y a pas pire.

Voilà qui donne une idée bougrement triste des progrès accomplis depuis Badingue.

Dans les sphères gouvernementales, on s'est maquillé de républicanisme et on n'a progressé qu'en vacherie.

Et maintenant, que je dise aux bons fieux de Nevers et des environs que Chapoton est sorti du clou, et que ceux qui auront des vacheries

de la gouvernaille, des voleries patronales, des ratissages de vautours, des mufleries de sacs à mistouffes et autres cochonnetes engendrées par la garce de société actuelle à signaler, n'ont qu'à donner des tuyaux à Chapoton, rue d'Imphy, 8, à Fourchambault.

Les charognards passeront à l'astique du père Peinard!

Et foutez, y a pas besoin d'ajouter que ça sera opéré avec autant de plaisir que de discrétion.

Vicaires à vingt sous!

Le Havre. — Un chouette caneton de là-bas, le *Progrès Socialiste*, ayant daube ferme sur la frocaille s'est vu poursuivre, — sous prétexte de diffamation, — par tout un quarteron d'enfroqués.

Vingt-sept vicaires et un abbé s'étaient foutus aux trousses d'Harriot, le rédacteur du *Progrès*.

Quelle brochette, nom de dieu!

Turellement, entre cafards et juges on se fait pas de bobo, aussi Harriot a-t-il ramassé un mois de prison à cause de l'abbé. Par exemple, les vicaires sont cotés à bas prix, — on peut donc les diffamer à bon compte! — pour vingt sous par vicaire, Harriot en a vu la farce.

Vingt-sept vicaires, ça fait donc vingt-sept francs d'amende.

C'est pour rien!

Si seulement on avait la faculté de payer comptant, — afin d'éviter l'addition des frais, — tous les bons bougres de France et d'Algérie s'amuseraient à diffamer des vicaires.

A vingt sous chaque, c'est à la portée de toutes les bourses!

Aux chantiers de Normandie

Grand-Quevilly. — J'ai déjà, à plusieurs reprises, jaspiné de ces sacrés chantiers. Et foutez, ce qui se dévide là-dedans n'est guère fait pour river mon clou.

Ainsi, y a eu récemment une crapulerie numéro un : un chef d'atelier a été saqué.

Le type, un bon feu estimé des prolos a été dénoncé aux grosses légumes comme n'ayant aucune autorité sur les ouvriers, comme faisant cause commune avec eux et, qui pis est, comme ayant l'aplomb d'aller siffler une chopotte sur le zinc avec les prolos.

Le pauvre bougre, victime de cette vacherie est chargé de famille; le voilà maintenant sur le pavé.

Les charognards s'en foutent!

Y a pas, par le temps qui court, ces sacrés chantiers sont le pire des bagnes.

On embauche le matin et on débauche le soir, sous l'œil du directeur qui est constamment à guetter les turbinateurs pour qu'ils ne cessent pas une seconde de trimmer.

Ce jean-foutre à la prétention de tout chambarder dans la boîte : il prétend faire abattre autant de travail avec moitié moins de personnel. Pour ce faire, il fait placarder affiches sur affiches, dans tous les recoins du chantier, et serine « qu'il compte sur le personnel, qu'il faut augmenter le capital, entrer en concurrence avec l'étranger... et patati et patata. »

Pour créer des chefs d'équipe, au lieu de bombarder les anciens ouvriers qui sont là depuis la création des chantiers, il s'en va recruter au diable vauvert des moineaux qui sont taillés pour faire des parfaits gardes-chiourme, — sous prétexte que les anciens ouvriers seraient trop familiers avec les prolos.

Ce bougre de jean-fesse prend les prolos pour des gourdes! Il s'imagine qu'ils vont s'esquinter le tempérament pour emplir les poches aux actionnaires.

Y a rien de fait! Au lieu de ça, ils auront le nez assez creux pour tirer à cul et pratiquer le sabotage dans les grands prix.

Phénomène raté

Roubaix. — Il y a quelques semaines, je soulignais l'attitude du citoyen Descherdes, rédacteur au journal guesdiste *l'Égalité* qui, dans une conférence, avait déclaré ne considérer le collectivisme que comme une mesure transitoire pour aboutir au communisme.

C'est-y que les grands chefs lui ont tapé sur les doigts, ou bien c'est-y son ambition qui s'éveille?

Toujours est-il qu'un copain m'écrit que le type en question vient de déclarer juste le contraire.

Samedi, le copain Massey faisait une conférence à Tourcoing. Descherdes s'y est amené

et a débité tellement de ragougnasses que, pour se foutre de lui, y a des bons bougres qui n'ont pas pu s'empêcher de crier :

— Vive Descherdes, député!

Ainsi, il est venu affirmer que lorsqu'on sera en communauté, s'il n'y a plus d'autorité, y aura plus meche de s'accorder, il ne pleuvra plus, le soleil ne luira plus et dans les rues les voitures se bousculeront et s'accrocheront.

Pauvre serin! Si tu pouvais encore ouvrir tes lucarnes, tu comprendrais que s'il y a de la zizanie, des tiraillements, des luttes et de la haine entre les hommes, c'est justement parce qu'il y a autorité et propriété individuelle.

Une Chouette Election

Rouen. — Un riche exploitateur nommé Malathiré, conseiller cipal et adjoint a demandé aux niguedouilles de l'élire conseiller général du canton qui compte 6.411 électeurs.

Ça a été cotonneux, nom de dieu!

Il a fallu deux tours de tinette. Bien que le Malathiré fut seul candidat il a eu bougrement du mal à tirer son nom des urnes.

Au premier tour, 4.984 bons bougres sont restés chez eux et y a eu que 1.427 voix pour le candidat.

Au deuxième tour, ça a été pire : 5.871 abstentionnistes et 1.040 voix pour Malathiré.

Y a heureusement pas eu un troisième tour sans quoi le candidat se serait trouvé seul à voter pour sa propre fiole.

Nom de dieu, voilà qui est galbeux : on dirait que les rouennais se dessalent.

Ce ne serait pas du luxe!

Bonne Conférence

Ne plaquons pas Rouen sans jaspiner un brin de conférences qu'ont été y faire les blanquos Sembat, Vaillant, Chauvière et Goullé.

La première réunion a eu lieu l'autre samedi au Petit Quevilly : les orateurs se sont montrés révolutionnaires mais, — surtout chez Vaillant, — on a bougrement vu l'oreille politicarde.

Tandis que Sembat ne se gêne pas pour déclarer que le parlementarisme c'est de la roupie, Vaillant, derrière ses lunettes, serine la conquête des pouvoirs publics et il va... va, va!... sans se préoccuper des auditeurs qu'il canule.

A la fin, le copain Broussouloux a la parole, il jaspine chouette sur la grève générale et mécanise le muselage universel.

Un ostrogoth, Bazire, qui faisait l'assesseur, se démarchait kif kif un moulin à vent pour couper la chique à Broussouloux. C'est qu'aussi, y avait de quoi, on devait licher après et le pallas du copain faisait refroidir le punch.

Le public, se foutant du punch, a préféré écouter Broussouloux.

Aussi, fallait voir la poire de Bazire!

Le lendemain, à Rouen, nouvelle réunion : les blanquos auraient bien voulu s'éviter le dégoisement de Broussouloux, mais y a pas eu meche. Il en est résulté un léger bacchanal.

Chauvière a cru être mariole en disant que des anarchos ont retourné leur veste. Et puis, quoi? Qué que ça prouve! Des blanquistes aussi ont fait pareil, pour n'en citer qu'un, passablement célèbre : Ranc!

Sous Badingue, Ranc était un révolutionnaire enragé, — aujourd'hui c'est un opportuniste rangé.

Et combien d'autres ont fait comme lui!

Enfin, ce qui est chouette à noter, c'est que les anarchos germent dru à Rouen.

Chouette soirée

A Nîmes, dimanche dernier, la soirée familiale annoncée a été très chouette. Presque tous les camaros du patelin s'y étaient amenés avec leurs familles.

Malgré qu'il fut bougrement esquiné, Faure a fait un petit palas, expliquant que les supériorités intellectuelles sont de la blague et, citant des faits, il ajoute que c'est chez les camaros illettrés qu'il faut chercher la source de ses inspirations.

Tard, très tard, chacun a radiné à sa chaudière, bougrement content de la soirée!

Rage de proprio

Angoulême. — Au village du Bourguet, dans la banlieue d'Angoulême, un grippe-sous, nommé Sutre, jardinier de son état, a tiré un coup de fusil sur un petit bougre de 14 ans, Fauvel, qu'il a trouvé en train de lui chipper une salade.

Le pauvre Fauvel est salement attigé : il a reçu toute la charge dans le côté gauche et, s'il en réchappe, il pourra dire qu'il est revenu de loin.

Le meurtrier a été fichu au bloc, — en attendant son acquittement.

Si c'était le contraire : si le petiot eut mouché le probloc, tous les pleins-de-truffes hurleraient d'indignation.

Dans le cas actuel, ils ne s'indignent que contre le purotin qui cherche sa pitance et ils trouvent tout simple qu'un sale charognard l'ait canarde.

Quand donc verrons-nous la fin de ces horreurs? Quand donc chacun pourra-t-il s'empiffrer à sa faim, sans craindre d'être fusillé par des bourgeois crétinisés?

Deux poids... et chiée de mesures!

Saint-Claude. — J'ai dit déjà que dans ce patelin les prolos ont acquis la manie du jeu, — ce qui fait bougrement celui des patrons!

Il y a quelques nuits un rond-de-cuir de la mairie fut paumé avec d'autres birbes pareils à lui, en train de faire un *banco*, à 3 heures du matin.

Les bistrots ferment à 11 heures.

Un autre que cet animal aurait trinqué, — lui pas!

C'est ce qui prouve que, quand on a un pied — ou même rien qu'un orteil, — dans l'étrier de la gouvernance, on peut se permettre ce qui est interdit aux simples mortels.

Ce qui est plus triste c'est que cette garce d'autorité avilit les individus et leur embrenne le caractère.

Beaucoup seraient des bougres pas mauvais si, au lieu de vivre dans l'actuelle pourriture sociale, ils avaient leurs coudées franches dans un milieu social échenillé de vermine.

Ainsi, on ne serait pas longtemps à voir s'évanouir la manie du jeu.

Primo, parce qu'on n'aurait plus besoin de tenter la fortune, vu que chacun vivrait à son aise, sans faire de tort à ses voisins;

Deuxièmement, parce que l'excitation et l'émotion factice qu'on cherche à se procurer en risquant sa galette, on se les procurerait de façon saine et reconfortante, soit dans des exercices de force et d'adresse, soit en courant les aventures aux quatre coins de la boule ronde.

Bave de jésuites!

Cette. — A propos d'une conférence que Sébastien Faure a fait dans le patelin, sur les crimes de Dieu, la racaille cléricafarde a tapissé les murs d'affiches injurieuses.

Un point, et c'est tout!

Quand la réunion a eu lieu, aucun de ces baveux jésuitards n'a osé faire de la contradiction.

Seul, un pasteur protestant a voulu dégoiser quatre paroles. Le pauvre aurait aussi bien fait — pour son bon dieu, — de faire le mort! Il en est arrivé à dire qu'il n'y a pas de Dieu...

Mais alors, sacré débiteur de patenôtres, pourquoi en sers-tu encore aux jobards?

Puisque ton Dieu n'existe pas je ne vois pas bien à quoi riment les prières que tu lui adresses?

Flambeaux et Bouquins

La Société Nouvelle, une chouette revue qui paraissait à Bruxelles ayant suspendu sa publication, une flopée de bons feux se sont entendus pour la faire renaître sous le titre de *L'Humanité Nouvelle*.

L'Humanité Nouvelle paraîtra tous les mois, à partir d'avril.

Les anciens abonnés sont priés de faire parvenir au plus tôt leur adhésion à Charles Albert, rédacteur-gérant, rue Hallé, 31, Paris.

C'est à cette même adresse que sont reçues toutes communications concernant l'administration et la rédaction de la nouvelle revue.

TOURNÉE DE CONFÉRENCES

Broussouloux en revenant de Limoges, où il est cette semaine, se propose de passer par Commeny, Montluçon, Nevers, Fourchambault, Bourges, Orléans, Tours, Angers, Le Mans, Saint-Nazaire, Lorient et Nantes.

Les camarades de ces villes et des patelins intermédiaires qui jugeraient que des conférences peuvent y être organisées sont priés d'écrire illico au Père Peinard, 15, rue Lavieville, Montmartre Paris.

AUX ANARCHISTES DE BORDEAUX

Camarades, les événements se précipitent, les faits sociaux se multiplient; partout les gouvernants, ces vains conducteurs de peuples, sont assaillis de toutes parts. La question sociale qu'ils nient par politique ou par cécité, se dresse devant eux dans toute sa force, dans toute son acuité. Ils seraient enchantés, par de

monstrueux expédients, d'échapper, du moins momentanément, à sa solution.

De plus en plus, les prolétaires éclairés se doivent à eux-mêmes d'analyser aux autres, moins heureux, les tortueuses machinations de la politique, les coups de jarnac gouvernementaux.

Un des moyens d'instruire les travailleurs est la réunion. Recourons-y.

Le groupe de Bordeaux a déjà réuni quelques sous, mais la somme nécessaire à l'organisation des prochaines réunions de quartier, est insuffisante.

Voilà pourquoi un deuxième appel est adressé aux compagnons de la ville et de la banlieue.

Le groupe est rue Leyteire, 65, au débit de la fraternité, au coin de la rue Causserouge.

Réunions bi hebdomadaires, le samedi soir et le dimanche à partir de 2 heures de l'après-midi.

Communications

Paris. — Bibliothèque sociale de Montmartre, réunion privée samedi à son local, 2, rue d'Orchampt, à 8 h. 1/2 du soir.

Causerie par E. Pouget sur le fonctionnement de la bibliothèque et par Brunet sur l'insurrection crétoise.

La réunion étant essentiellement privée les camarades ne pourront être admis qu'en présentant leur lettre d'invitation.

— Groupe d'études sociologiques et littéraires des V^e et VI^e arrondissements, 11, rue Mabillon. Lundi 22 mars, à 9 h. du soir, réunion du groupe. Causerie par le camarade Prost.

Sujet traité : de l'utilité d'un cercle au point de vue de la propagande.

Tous les libertaires sont invités.

— La Nouvelle Société, groupe d'études libertaires, se réunit tous les dimanches à 2 heures sur le talus des fortifications, porte d'Italie.

Le 21 mars, balade à Villejuif; causerie sur l'« Influence du milieu » par Trystan.

— La Vraie Justice, groupe d'études sociales, mardi 23 mars, à 8 h. du soir, café de la Renaissance, 69, rue Blanche.

— Conférences publiques et contradictoires sur le Nativisme.

Sujet : l'état naturel dans tout son développement.

Samedi 20 mars, à 9 h. du soir, salle du café du Progrès, 36, rue Turbigo.

Dimanche 21, à 3 h. du soir, salle de la Belle Polonoise, 21, rue de la Gaite.

Lundi 22, à 9 h. du soir, 19, faub. du Temple, chez Turpin, au premier.

Mardi 23, à 9 h. du soir, dans les salons de la grande brasserie Dréher, 14, avenue Victoria.

Orateurs : Alfred Marné, Bigot, Gravelle, Bonnet, Marvy, Baulieu, Zisly.

Entrée : 0 fr. 30, au profit du journal *Le Naturlen*.

— Salle du Commerce, 94, faub. du Temple, vendredi 19 mars, à 8 h. 1/2 précises, grand meeting d'indignation au bénéfice des victimes des assommades de l'église St-Ambroise.

Orateurs : Broussouloux, Bataud, Tortelier, Prost, Régis, Abriolle.

Prix d'entrée : 30 centimes.

— Dimanche, 28 courant, aura lieu une soirée familiale au bénéfice d'une œuvre de propagande, avec le concours de Jean Rictus, P. Paillette, Buffalo, Yon-Lug; on peut se procurer des cartes au *Père Peinard* et au *Libertaire*.

Les affiches et les cartes donneront le lieu et l'heure de la réunion.

Des camarades étrangers ou polyglottes connaissant les langues espagnole, hollandaise, portugaise, italienne et danoise qui désireraient avoir d'anciens numéros de journaux communistes-anarchistes, écrits en cinq langues n'ont qu'à écrire à *La Nouvelle Trimanite*, librairie Roffé, angle des rues Ramey et Flocon.

Prière d'accompagner les demandes d'un bon de poste, dont le montant servira à l'affranchissement du nombre d'exemplaires demandé. S'il y a excédent, le surplus servira à la propagande. Ceux qui pourraient se déranger n'auront aucun frais à payer.

Kremlin-Bicêtre. — Les libertaires de la banlieue-sud, réunion tous les dimanches à 9 heures chez Blanchot, angle des rues Danton et du Kremlin.

Aubervilliers. — Samedi 20 mars, à 8 h. 1/2 du soir, soirée familiale organisée par des libertaires.

Causerie par Paul; chants et poésies révolutionnaires.

Saint-Denis. — Tous les copains de Saint-Denis sont priés de se rendre dimanche 21, à 2 h. 1/2 de l'après-midi, salle Monteremal, rue de la République, à la matinée organisée par les socialistes. Entrée libre.

Suresnes-Puteaux. — Le 21 courant, à 2 h. 1/2 du soir, réunion familiale chez M. Masselin, marchand de vins, rue de Neuilly, 441, à Suresnes, près l'octroi de Suresnes Puteaux. Une causerie sera faite sur le machinisme et ses conséquences. Chants, poésies et monologues.

Tous ceux qui s'intéressent à la question sociale sont cordialement invités.

Narbonne. — Les camarades Narbonnais, voulant donner plus d'extension à la propagande et à l'idée, ont décidé d'organiser quelques causeries mensuelles. Que tous ceux qui croient à l'efficacité de leur proposition s'adressent au groupe ou au camarade Puget Paul, 1, rue Barbès.

— Réunion du groupe *Les Exploités*, tous les samedis, à 8 h. du soir, au local convenu. Le dimanche, balade en campagne.

Chalon-sur-Saône. — Samedi, 20 mars, salon du Colisée, pour l'anniversaire du 18 mars 1871, soirée familiale, organisée par des libertaires.

Première partie, à 8 h. 1/2, conférence sur la Commune de Paris par Henri Dhorr.

Deuxième partie, à 9 h. 1/2, concert vocal et instrumental, monologues et poésies. Tombola gratuite.

Troisième partie, à 11 heures: Bal de nuit à grand orchestre; fleurs, confettis et serpentins.

Cotisation, 50 centimes.

Pour les cartes d'invitation personnelles, exigibles à l'entrée s'adresser au camarade Guillon.

Lyon. — Les *Libertaires tonkinois lyonnais* invitent les copains à une soirée familiale, le dimanche 21 mars au bénéfice de *La Clameur*.

Des camarades se tiendront en permanence au coin du cours Lafayette et du boulevard des Brotteaux, de 6 à 8 heures du soir.

Cette. — Les copains se réunissent chaque samedi, débit Isoird, 2, rue Nationale.

Reims. — Samedi 20 mars, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Cruchon d'Or, soirée familiale organisée par les libertaires pour fêter le 18 mars 1871. Le camarade Thomas parlera de la Commune.

Chants, poésies révolutionnaires.

Entrée : 0 fr. 15 pour couvrir les frais.

Limoges. — *Groupe de la jeunesse libertaire.* Les réunions ont lieu tous les samedis soir, à 8 heures, 131, faubourg de Paris: causerie, lectures, chants.

— Les journaux et publications libertaires sont en vente chez Moreat, kiosque de la place Denis-Dussoubs.

Dijon. — Dimanche 21 mars, brasserie de l'Est, anniversaire du 18 mars 1871, soirée familiale privée.

Première partie : A 8 h. 1/2. Conférence sur la Commune de Paris, par Henri Dhorr.

Deuxième partie : A 9 h. 1/2. Concert vocal et instrumental, monologues, poésies, tombola gratuite.

Troisième partie : A 11 heures, Bal de nuit, fleurs, confetti et serpentins.

Cotisation : 50 centimes.

Nota : Tous les travailleurs désireux de fêter l'anniversaire du 18 mars 1871, peuvent se procurer des cartes dès aujourd'hui au bar de l'Académie, 66, rue Monge.

Rouen. — Les libertaires ont l'intention d'organiser une fête familiale vers le commencement d'avril, avec concert, chants, bal et tombola.

Le copain Bordenave, 42, rue Martinville, reçoit les lots.

Marseille. — *L'Agitateur* vient d'éditer un recueil de chansons comportant :

Heureux Temps, Les Antipatriotes, Les Enfants de la Nature, Les Iconoclastes, Dieu n'est pas, Les Abeilles.

Les camarades qui en désirent pourront en demander chez Victor Rapalle, 3, rue des Consuls, Marseille.

Prix du recueil : 0,10; cinquante, 4 francs; le cent, 7 francs.

— Les libertaires de Menpenti se réunissent au bar du Coq d'Or, angle des rues Poids de la Farine et Récollets.

Marchienne-au-Pont. — Les copains se réunissent tous les dimanches après-midi chez Libion Jules, 17, rue Blaes. Le camarade Libion tient à leur disposition tous les journaux et publications anarchistes.

Givors. — Dimanche 28 mars, au local habituel, causerie par le camarade Aramis sur la question sociale.

Tourcoing. — Samedi à 8 h. 1/2 du soir, conférence publique et contradictoire, estaminet Loncka, boul. Gambetta, 285.

Sujet traité : Les religions et la torture.

Entrée : 0 fr. 10 pour couvrir les frais.

Beauvais. — Tous les dimanches à 3 heures, réunion du Groupe d'études sociales, 19, rue de la Madeleine, buvette des Bons-Enfants.

Lectures, causeries, chants.
On y trouve les journaux et les brochures libertaires.

Romans. — A l'occasion de l'anniversaire du 18 mars 71, grande soirée familiale publique, le dimanche 21 mars, au café Ginot, rue Saint-Nicolas.

Causerie par le camarade Pierre Martin; les camarades sont instamment priés d'y assister, ainsi que toutes les personnes désireuses de passer une agréable soirée. Tous ceux qui voudront prendre part au banquet, qui aura lieu à 6 heures du soir, sont priés de se faire inscrire au café Ginot, jusqu'au jeudi soir, 17 mars.

Bruxelles. — A l'occasion de l'anniversaire de la proclamation de la commune de Paris, le groupe d'études sociales organise le samedi 20 mars, à 8 h. 1/2 du soir, chez le sieur Ghéwy, rue Haute, 42, une soirée familiale à laquelle sont invitée tous les copains et copines de Bruxelles.

Conférence par un camarade du groupe sur la Commune de Paris.

Chants, récits, tombola, bal.

Prix d'entrée : 10 centimes.

Petite Poste

H. Montpellier. — D. Neuville. — P. Saint-Etienne. — H. Weir City. — N. Alger. — Vve D. Montluçon. — C. Béziers. — T. Haudrey. — B. Scamonville. — G. Domarain. — J. Chalonsur Saône. — B. Liancourt. — G. Rouen. — B. Weir City. — V. Reims. — C. Saint-Marcellin. — M. Troyes. — L. Mussidan. — A. Niort. — V. Nîmes. — E. Epernon. — A. Elbeuf. — L. Marchienne. — O. Toulon. — P. Romans. — M. Tour du Pin. — B. Rouen. — C. Arcis. — F. Beauvais. — S. D. Boulaire. — L. Brest. — B. Angers. — Reçu règlements, merci.

— Janvier Demandes, rue Montsaviat, Bordeaux.

— Les frères Coudry sont priés de donner de leurs nouvelles.

— Chapoton aîné est prié de faire parvenir son adresse à son frère, 8, rue d'Imphy, à Fourchambault (Nievre).

POUR LE JOURNAL-AFFICHE : PLACARD DU *Père Peinard* AU POPULO, SUR LE 18 MARS.

LE HAVRE. — Marius Choublas, 1 fr.; E. Baille, 1 fr.; Ernest Bozin, 0,10; Anonyme, 0,25; Jean-Claude, 0,10; Prolo, 0,20; Un dégoûté de la société, 0,25; Trebelgny, 1 fr.; Tafourien, 0,25; Un libertaire, 0,25; M. L., 0,25; Spartacus, 1 fr.; Un futur anarchiste, 0,15; Un peinarde, 25; Un anti-bondieusard, 0,50; Sara Berna, 0,25; Anonyme, 1 fr.; Un socialiste-communiste, 0,20. Total : 8,50.

HYÈRES. — B. M., 1 fr.; B. P., 0,20; R. L., 0,50; A. P. et sa compagne, 0,20; M. J., 0,50; P. C., 0,75; C. B. et sa compagne, 0,20. Total : 3,35.

CETTE. — S. Ernest, 0,50; A. Joseph, 1 fr.; Baille, 0,50; Puignier, 0,25; Castan, 0,50; Gros-Louis, 0,25; Un ennemi des gouvernants, 0,50; Un ami, 1 fr.; Un intime, 0,30; Pascat, 0,25; Beziat, 0,25; Bras Isidore, 0,30; Ramons, 0,50; Berbiér Séraphin, 0,25; Journaux vendus, 0,50. Total : 6,15.

CHALON-SUR-SAONE. — Un pauvre qui pense, 0,30; Datal, 0,40; Defér, 0,50.

NICE. — R. Hyères. — L. Marseille. — B. La Mouche. — V. Rive de Gier. — C. Grenoble. — C. Havre. — R. Marseille. — V. Saint-Nazaire. — G. Jonzac. — P. Narbonne. — C. Givors. — Reçu galette, merci.

POUR LA CLAMEUR : Copains de La Mouche, 3 fr. — R. Nîmes, 2 fr.

LE PERE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant : C. FAVIER.
Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris

Scènes de la Vie Militaire



Les fruits de la SOLLICITUDE Gouvernementale!